
RÉGINALD MARTEL

de l'Académie des lettres du Québec

La langue de mon père

Quand la vie m'apporte, comme aujourd'hui, des choses douces, j'éprouve un besoin pressant de rendre ce qui m'est donné. Ce n'est pas que je veuille égoïstement me libérer de quelque dette. Je veux plutôt partager ce qui semble pourtant indivisible, le plaisir et parfois le bonheur d'être vivant, parmi l'amitié des autres vivants. Je vous parle d'amitié, parce que ce trésor n'est pas étranger à ce qui nous rassemble, la langue française et ses littératures. Comme l'amitié, la langue est un don, nous essayons d'en être dignes. Les littératures sont un choix dont beaucoup de nos contemporains font l'économie et j'espère qu'ils ne s'en portent pas plus mal. Nous avons envers elles, qui sont notre pain et notre vin quotidiens, un devoir de reconnaissance.

Discours de réception à l'Académie des lettres du Québec, le 22 mai 1998.

La langue française m'est venue d'abord, comme à tout le monde, de ma mère. Et de mon père ensuite. Je lisais récemment les lettres qu'une jeune fille de dix-sept ans recevait à Bienville de son lointain fiancé, pauvre médecin des pauvres à Grande-Rivière en Gaspésie, au début de la crise économique des années trente. J'ai compris alors, mieux que jamais, ce que j'avais seulement deviné : que la vérité des êtres passe par leurs paroles, sans doute, et leurs mensonges aussi, mais que l'écriture ne sait pas mentir ; et que quand elle ment, c'est pour plaire ou séduire et, par cette stratégie, nous porter au delà de l'immense insignifiance qui sans cesse nous menace.

Je tiens ces lettres de mon père pour des chefs-d'œuvre de littérature amoureuse. Est-il autre littérature qu'amoureuse ? Certainement, puisque rien n'échappe à cet art souverain. Si j'insiste, c'est que j'ai aimé ce père absolument. Nous nous sommes perdus très jeunes. Il avait cinquante-deux ans, j'en avais quinze. Quand je suis vulnérable comme un enfant, il me rejoint, la nuit, par le miracle des songes, jusqu'au noyau de ma fragilité. Il a ce sourire un peu triste des êtres que la tendresse égare. Je ne dis rien, je le regarde. Il ne dit rien, il me regarde. Je lui prête alors les mots qu'il connaissait si bien, les mots qui consolent. Où les avait-il appris, lui qui, orphelin avant même sa naissance, s'en fut à six ans vivre peine et ennui dans la langue des autres, enfermé dans un pensionnat d'un lointain village du pays voisin ? Dans les livres, évidemment, puis dans son cœur qui savait les recevoir.

Il lisait tout. Les œuvres des Grecs, des Romains, des Anglais, des Allemands, des Français, des Américains.

Des Québécois aussi, et j'ai appris par lui qu'après ceux du dix-neuvième siècle, dont quelques jésuites m'avaient parlé un peu, d'autres écrivains étaient venus qui s'appelaient Yves Thériault, Félix Leclerc, Gabrielle Roy ou Roger Lemelin. La littérature pouvait donc être québécoise ? Parmi mes compagnes et compagnons de l'Académie des lettres du Québec, quelques-uns peut-être ont eu la même révélation, qui leur aura donné confiance en eux-mêmes et les aura fait entrer en littérature. Mais quelle qu'ait été l'origine de votre vocation, vous relevez, parmi cent autres, parmi mille autres, le défi un peu absurde, parce que personne ne vous l'a lancé, d'écrire la vie réelle et la vie rêvée, le monde tel qu'il est et le monde tel qu'il pourrait être. C'est un travail admirable, dans lequel le cœur et l'esprit trouvent ensemble leur compte, sans obligation de résultats.

Plus tard, quand le hasard — ou quelque désir secret — m'a mené au métier que j'exerce depuis bientôt trente ans, je gardais encore le souvenir d'un débat qui paraîtrait aujourd'hui sans objet mais qui, à peine quelques décennies plus tôt, avait passionné les intellectuels du Québec. Il s'agissait de décider de l'existence ou du néant de la littérature québécoise. Il fallait que je répondisse à la question, au moins pour moi-même. La jeunesse est pressée et je n'ai pas réfléchi longtemps, satisfait d'affirmer que la littérature québécoise existait en effet, puisque je la commentais chaque semaine !

Mais j'avais mieux à faire : prendre connaissance de cette littérature depuis ses premiers textes, ce à quoi ni la petite ni les grandes écoles ne m'avaient invité, comme s'il se fût agi d'un savoir accessoire et même inutile. Le travail

de rattrapage était considérable, il ne sera sans doute jamais terminé, mais il m'a tout de même enseigné une chose qui m'échappait encore, à savoir que l'évolution de notre peuple et celle de sa littérature ont été d'une certaine manière parallèles, l'une semblant agir sur l'autre, et réciproquement, dans une mesure et selon des mécanismes probablement indéchiffrables. J'apprenais que la littérature, c'est aussi la vie, celle des peuples tout autant que celle des individus.

Une telle démarche de reconnaissance entraîne des choix, esthétiques et autres, c'est-à-dire politiques et moraux, puisque la littérature n'en finit pas de se mêler de tout et de nous y mêler, tant elle sait nous convier, tout autant qu'à ses fêtes et plaisirs, aux riches et dures exigences de la lucidité. Si j'ai raté souvent ce rendez-vous exaltant, cela ne tient pas à quelque carence de la littérature, mais aux miennes. Rien ne lui est étranger, tandis que je suis un homme trop près de ses désirs et de ses illusions, qui se confondent souvent, et incapable de fréquenter très assidûment les hauteurs où m'appellent les écrivains, qui eux se dépassent chaque fois que la magie de l'art leur ouvre ses beaux grimoires.

Je n'insisterai pas sur le corpus littéraire du XVIII^e siècle, qui est bien mince. Notre XIX^e siècle, tel qu'il m'est apparu d'abord, avait triste mine. Je me désolais de constater que nos écrivains, trop enclins à épouser les lubies de leurs chefs religieux, s'intéressaient au salut éternel de leurs concitoyens bien plus qu'à leur existence terrestre, et qu'ils leurs prêchaient la vertu d'obéissance, si c'en est une, au mépris de toutes les autres. Je n'aimais pas qu'on refusât à nos ancêtres le plaisir, qu'on appelait péché, je n'aimais

pas qu'ils dussent n'avoir pour horizon que leurs champs et leur église, je n'aimais pas que le laissez-passer pour le paradis leur vînt de leur seul acharnement à se reproduire, en vue de quelque douteuse revanche, et qu'ils restassent ignorants jusqu'à leur mort de ce qu'ils étaient et de ce qu'ils pourraient devenir.

Nos éducateurs s'étaient bien gardés de nous dire que ce XIX^e siècle littéraire était traversé aussi par un courant libertaire qui pourrait, même aujourd'hui, nous rendre nostalgiques. Et qu'un Arthur Buies avait au moins autant à nous enseigner qu'un Jules-Paul Tardivel. Et que le triomphe de Mgr Bourget était celui de la force brutale et non celui de la vérité, dont on connaît bien l'arrogante splendeur. Parmi les premiers textes que j'ai commentés dans *La Presse*, je me souviens d'un essai de Joseph Costisella consacré à la pensée révolutionnaire de cette époque. Ce texte fut pour moi une révélation heureuse, la négation de ce qu'on appelle aujourd'hui la pensée unique ou unanime et qui est une chose bien étrange, puisque je crois comme Alain que « penser, c'est dire non ». En rappelant aujourd'hui cette bien modeste découverte personnelle, je me rends compte que déjà, en 1968, j'avais décidé, sans doute inconsciemment, de ne pas limiter mes efforts d'accompagnement de notre littérature aux seuls textes qui paraissent puis disparaissent au fil des saisons. Il n'est pas sans intérêt, je pense, d'essayer d'inscrire nos lectures dans une vision diachronique, susceptible de révéler le progrès ou la stagnation d'une littérature.

Après le XIX^e siècle, celui-ci. L'exercice de rattrapage me fut plus facile, car j'avais lu presque toutes les

œuvres romanesques, poétiques et dramatiques parues depuis 1950. Je me suis tout de même imposé, sans que ce fût un effort, de relire ce que j'avais peu ou mal compris. La suite, vous la connaissez. Et vous seriez en droit d'attendre de moi une sorte de bilan, qui décrirait le mouvement général et les tendances particulières de la littérature québécoise depuis trente ans. Je ne saurais m'astreindre à cette tâche, parce que je ne dispose pas des outils de mes collègues scientifiques, parce que je ne me sens pas prêt à mettre un point, même provisoire, à ma modeste aventure, parce les livres que j'ai lus ces derniers jours m'habitent encore et parce que, je serai franc, l'amour et l'été m'appellent.

Tout de même, depuis quelques semaines, j'ai voulu réfléchir un peu aux travaux qui m'ont mené parmi vous. Je ne veux pas les déprécier, ce qui serait douter de votre jugement, mais je ne saurais les glorifier non plus. À vrai dire, j'ai le sentiment que les membres de l'Académie des lettres du Québec ont voulu, en m'accueillant parmi eux, récompenser ma persévérance. C'est une vertu qui s'offre à quiconque n'a pas l'âme voyageuse et qui se satisfait de servir le mieux possible une cause à laquelle il croit, encore qu'il puisse se considérer moins comme un spécialiste que comme un honnête amateur. Je devine aussi qu'à travers moi, c'est à la critique journalistique que vous faites une fleur. Je la cueille avec plaisir, mais ce n'est pas sans savoir qu'elle a poussé dans le riche terreau où je bêche depuis si longtemps.

Mes mots n'existeraient pas sans les mots des écrivains dont vous êtes. Je me reconnais en eux comme je me reconnais en vous et je tiens pour une grâce de trouver

souvent dans vos œuvres, sans même avoir su les chercher, les questions ou les réponses que le temps présent impose à l'intelligence du monde qui m'entoure et parfois m'étouffe. Grâce à vous, il m'est parfois possible d'arracher à l'instant ce qu'il porte d'éternité, de briser la prison du lieu qui me contraint, de vêtir de mots ce qui me paraissait insaisissable. Si j'ose me dire des vôtres, c'est parce que je vous aime et c'est aussi parce que nous sommes les héritiers d'une culture et d'une langue qui sont notre commune patrie, qui sont notre seule patrie.

Je veux dire merci à tous ceux et celles qui m'accueillent aujourd'hui. Merci à notre ancien président Jean-Guy Pilon, mon ami très cher, qui est le grand absent de cette soirée; à mon collègue Jean Royer dont les propos m'ont touché et à qui je dois de m'avoir soutenu dans ces moments où la vanité de toutes choses, et la conscience de mes insuffisances, me poussaient à abandonner le métier que j'aime tant; à Jean-Claude Dussault, ce sage parmi les sages, qui m'a fait confiance au début de ma carrière à *La Presse* et qui m'a enseigné, par sa seule autorité intellectuelle et morale, une rigueur dont j'ai fait usage avec trop de modération; à Gilles Archambault, avec qui j'ai eu le plaisir de préparer tant d'émissions littéraires à Radio-Canada. Merci enfin à ceux et celles qui, dans le domaine privé, m'ont entouré et parfois m'ont déserté: c'est à travers eux que j'ai vécu ma vie, c'est à travers eux que j'ai lu la vie.

Montréal, le 22 mai 1998, anniversaire de la mort de mon père